**Zeitschrift:** Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

**Band:** 3 (1870)

**Artikel:** MM. Strauss, Renan : Ecce Homo

**Autor:** Muyden, F. van

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-379097

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 16.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# MM. STRAUSS, RENAN.

## ECCE HOMO

---

Un livre d'une grande autorité, écrit il y a déjà bien des siècles, a annoncé qu'un des effets de la venue de Christ dans le monde serait « de mettre en lumière les pensées de plusieurs. » Bien qu'un tel résultat ne soit pas sans quelques analogies dans l'histoire, cependant jamais aucun autre fait n'a donné lieu à des aperçus aussi profonds et aussi nouveaux. C'est surtout depuis que l'attention a été attirée de nouveau sur la personne et la vie du grand Docteur, qu'un semblable résultat s'est produit d'une manière constante. On peut en conclure que s'il est une époque favorable à une étude de l'état des esprits faite du point de vue religieux, c'est bien celle où les préoccupations générales se concentrent sur la vie de Jésus. D'autres questions religieuses peuvent être traitées moins sérieusement; elles peuvent donner lieu à de brillants tournois, dont tout le résultat est de mettre en relief l'habileté des joûteurs; mais cette question-ci est trop intimement liée aux sentiments et aux espérances des hommes pour qu'il puisse en être de même pour elle. En effet, il s'agit ici d'une question de vie ou de mort. Et voilà pourquoi, quelque intéressant qu'il soit de rechercher la signification exacte du dogme particulier dont la compréhension donne la clef d'une période historique quelconque, cet intérêt grandit et arrive à son comble quand il s'agit d'un temps où c'est de la vie de Jésus qu'on s'occupe, où les hommes se montrent pleins d'activité et de sérieux, où les réticences et les réserves sont mises de côté, où les livres, les revues et les pamphlets semblent se concerter pour présenter dans un ta-

[1] Traduit de *Edimburgh Review*, octobre 1866.

bleau d'ensemble les grandes lignes de la pensée contemporaine.

Nul ne peut en douter : nous sommes à une de ces époques. Jamais, depuis la Réformation, nous pourrions presque ajouter depuis les temps apostoliques, la vie de Jésus n'a été plus sérieusement étudiée que de nos jours La nature de Christ a provoqué des controverses sans nombre, sa doctrine des confusions infinies, son Eglise des conflits sans issue ; mais, quelque étrange que cela puisse paraître, c'est à notre génération que semble avoir été départie la tâche de classer dans un cadre satisfaisant les faits de la vie purement humaine de Christ. La raison en est sans doute que, jamais encore, on n'avait vu se produire des conceptions, d'un côté, aussi étrangères au christianisme, et de l'autre, aussi conformes, en apparence du moins, à son principe en matière de foi ; que jamais encore une aussi grande mesure d'activité intellectuelle n'avait été détournée des préoccupations politiques et guerrières pour être consacrée à l'étude critique de la culture classique et plus encore de la culture orientale. Le désir de pénétrer les origines du christianisme et les moyens de satisfaire ce désir semblent donc avoir apparu tout à la fois. L'impatience naturelle à l'esprit humain ne souffrira ni renvois ni compromis, tant que les théologiens ne seront pas en mesure de présenter sous une forme strictement historique un tableau de la vie humaine de Jésus.

La difficulté de cette entreprise est probablement le moins bien comprise de ceux-là mêmes qui en réclament une plus prompte solution. Si une invasion étrangère venait à anéantir tout à coup la constitution politique de l'Angleterre, à détruire sa capitale et à envelopper dans une ruine commune les institutions civiles et ecclésiastiques du pays, il n'est guère probable que, pendant trente ou quarante années au moins, on pût signaler d'autre activité littéraire, d'autres œuvres dignes de mémoire, que des écrits de circonstance et d'un caractère essentiellement pratique. Mais si quelque portion de l'Église nationale était assez vigoureuse pour échapper à la ruine, sa première préoccupation serait évidemment de préserver les souvenirs du passé, et surtout de rassembler, pour l'usage des

futurs historiens, tous les écrits qu'une critique superficielle permettrait de considérer comme l'héritage des fondateurs mêmes de l'Eglise. Rien en effet, en de telles circonstances, ne serait plus conforme au bon sens, plus profitable à l'histoire. Mais la crise que nous venons de supposer ne serait rien en comparaison de l'effrayant cataclysme qui ruina l'état juif, détruisit le temple et dispersa la population de la Judée peu après les premières prédications de l'Evangile. L'exiguité géographique de la Palestine, qui était tout au plus équivalente au pays de Galles, ne fit en effet que rendre plus terrible une catastrophe ainsi concentrée sur un étroit espace, et les passions violentes qui avaient excité la révolte furent trop longtemps en mouvement pour faire place à l'esprit littéraire. Que l'on n'oublie pas non plus la prompte dispersion des Juifs, dont les marchés à esclaves des trois continents furent bientôt encombrés. Bien que ces malheureux déportés rencontrassent sur la terre étrangère des synagogues et des communautés de frères, il n'en est pas moins vrai que le coup de mort avait été donné à toutes leurs espérances nationales et religieuses. La secte des chrétiens faisait seule exception sur ce point. En fait de productions littéraires de cette époque on ne peut donc raisonnablement pas s'attendre à recueillir, outre des collections de traditions antérieures, juives ou chrétiennes, trahissant çà et là le désir de trouver dans le passé la clef des malheurs du présent, autre chose que de courts récits conçus dans un but d'exhortation ou de polémique. Or c'est précisément là ce que nous trouvons : la Mishna et le Nouveau Testament sont des recueils de traditions écrites ou orales ; l'histoire de Josèphe de Rome, l'évangile de St. Jean d'Ephèse, et probablement le IVe livre d'Esdras, venu du lointain Orient, sont des produits de la réflexion appliquée aux problèmes du passé ; et les fragments conservés des Pères apostoliques et des hérétiques judéo-gnostiques sont des échantillons d'une littérature polémique sans grand intérêt pour l'histoire. Si l'on tient compte enfin de l'étrange passion pour les compositions pseudonymes, qui, à cette époque de décadence universelle, vint s'emparer de l'humanité atteinte de décrépitude, on en saura assez pour com-

prendre que l'historien d'une telle époque doit marcher à pas lents s'il veut éviter les généralisations prématurées, et que réclamer à tout prix un compte-rendu immédiat et définitif de tout ce que Jésus et ses apôtres ont fait et dit, c'est trahir une ignorance complète des données mêmes du problème.

On trouvera cependant toujours des hommes qui, armés de plus ou moins d'érudition et de subtilité critique, se déclareront prêts à donner une réponse immédiate aux questions les plus ardues. Pour eux, la patience n'est pas une vertu digne de la science, et lorsque, au problème qui les occupe, ils ont cru trouver une solution plausible, eût-elle été déjà cent fois réfutée, ils dédaignent de la considérer comme une simple hypothèse, comme une ébauche susceptible d'améliorations ultérieures, et ils croient devoir l'imposer au monde comme la seule et unique manière de trancher le débat. En un mot, ils dogmatisent. Or, quelque vivacité que MM. Renan et Strauss mettent à se laver d'une telle accusation, nous sommes contraints de lancer à l'un et à l'autre de ces deux écrivains l'odieuse inculpation de *dogmatisme*. Si c'est dogmatiser que de fonder toute son argumentation sur un *ipse dixit*, si c'est dogmatiser que de poser hardiment comme axiome une affirmation qui, bien loin d'être évidente par elle-même, est rejetée par tout un ensemble d'adversaires; si c'est dogmatiser enfin que de choisir pour axiome précisément la proposition elle-même qu'il s'agirait d'établir, alors MM. Renan et Strauss sont des dogmatiseurs. La question débattue étant en effet de savoir si Jésus fut, oui ou non, une apparition surhumaine, ces deux écrivains fondent toute leur argumentation sur ce prétendu axiome qu'on ne peut en aucun cas admettre une apparition surhumaine. Partant de là, on n'aboutit à rien moins qu'à une pétition de principes. Les évangiles sont suspects parce qu'ils rapportent des miracles, et l'on ne peut croire aux miracles parce que les livres qui les rapportent sont suspects[1]. On s'étonne à bon droit que des hommes aussi habiles se contentent de pareils arguments, qu'ils condescendent à user d'une pa-

[1] Comparez, par exemple, *Strauss*, pag. 40, 146, et XV. — *Renan*, pag. XLIII, XLIV.

reille logique et qu'ils se laissent, dans notre siècle de lumières, surprendre par les sophismes vieillis de Hume, dont M. Strauss pense assez de bien pour dire: « La dissertation de Hume sur le miracle est si universellement convaincante que désormais on peut regarder la chose comme définitivement réglée. » (Pag. 148.)

L'argumentation de Hume, ainsi célébrée, n'en est pas moins une simple *pétition de principes*. L'expérience de chacun, dit-il, (c'est-à-dire presqu'exclusivement le témoignage d'autrui) étant contraire au miracle, mieux vaut admettre que les récits miraculeux sont erronés que d'admettre la réalité des miracles rapportés. Ce qui, dans un autre domaine, reviendrait à dire : L'expérience universelle étant contraire aux câbles transatlantiques, mieux vaut croire que MM. Glasse et Field se jouent de notre crédulité, que d'admettre qu'un câble puisse jamais être posé. — Mais la réponse est facile: Le câble *est* posé, le résultat n'est plus contestable, et votre argument soi-disant « expérimental » ne vaut rien, car votre conclusion n'est valable qu'à la condition de fermer délibérément les yeux sur l'expérience faite par MM. Glasse et Field. Pour être dans le vrai, il faudrait dire : L'expérience de chacun *excepté celle de ceux qui ont expérimenté la chose* est contraire au câble transatlantique. — Et de même l'apologétique du christianisme peut répondre : Votre argumentation contre les miracles est sans valeur, car non-seulement nous avons en mains des faits dont on ne rend pas compte sans eux, mais encore, faisant appel à « l'expérience, » vous commencez par rejeter les témoignages basés sur l'expérience de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean. On obtient facilement ainsi la conclusion demandée !

Il est donc évident que la considération que méritent à certains égards les livres de MM. Strauss et Renan, ne peut leur être accordée qu'à la condition de ne pas tenir compte des prémisses ridicules qui leur servent de base. Il faut, pour juger ces écrits, oublier la naïveté vraiment enfantine de déclarations semblables à celles-ci : « Par des miracles tels que celui de la multiplication des pains, la science naturelle serait détruite de fond en comble. » (Strauss, pag. 391.) Qu'un événement *surna-*

*turel* soit difficilement expliqué par la science *naturelle*, nous le croyons volontiers! Et ailleurs: « Si Jésus n'avait pas été transformé par la légende, il serait un phénomène unique dans l'histoire. » (Renan, pag. 46.) Mais c'est justement là ce que les chrétiens disent de Jésus! La prérogative que possède le Tout-Puissant, de parler à l'homme par l'intermédiaire des sens, doit donc être dogmatiquement maintenue, car ce dogmatisme vaut exactement ce que vaut le dogmatisme contraire.

Si l'on étudie les ouvrages mentionnés, ce n'est pas pour approuver l'inqualifiable violence qu'ils font aux textes en parodiant la simple et noble description que donnent les évangiles de la vie de Christ, c'est pour tenir compte du sérieux effort dont ils témoignent pour saisir la réalisation du *côté humain* de la personnalité de celui qui, de l'aveu de tous, fut vraiment homme ; c'est, en particulier, parce que ces écrits contribuent à assurer à cette grande figure un cadre satisfaisant, et à faire ressortir les rapports intimes qui ont existé entre Jésus et l'histoire de son temps, et qui restaient seuls à fixer dans la christologie de l'Église. Il faut se le rappeler, en effet: la doctrine universelle de l'Église a toujours affirmé que Christ est un lien *dans* l'histoire, et non hors de l'histoire, un lien chauffé à blanc, c'est possible, et communiquant sa chaleur, mais un lien d'une composition parfaitement identique à ce qui l'entoure, et soumis aux mêmes lois de succession chronologique, « parfaitement homme, et venu dans la plénitude des temps. » Aussi quand des écrivains comme ceux dont nous parlons s'appliquent à décrire l'état du monde à l'apparition du christianisme, en insistant sur l'œuvre de préparation et sur le caractère particulièrement inflammable des matériaux qui devaient tout à coup prendre feu, ces écrivains ont beau n'avoir d'autre vue que de montrer combien la conflagration qui s'en suivit fut naturelle, ils n'en font pas moins, sans s'en rendre compte, l'œuvre de l'Église elle-même. Ce ne sont pas leurs affirmations, mais leurs négations que celle-ci repousse. Elle peut, sans arrière-pensée, accepter les services que lui rendent ses ennemis, car les convictions que les chrétiens apportent à l'étude du côté divin de la question, et les

sentiments par lesquels ils entrent en communication immédiate avec Christ sont d'un ordre essentiellement différent, et ne sont guère de nature à être battus en brèche par les négations de la critique.

S'agit-il de résoudre un problème profond et compliqué? Le succès dépend tout entier du côté par lequel on l'aborde. Aussi longtemps qu'on étudia le système solaire en considérant la terre comme en étant le centre, on n'y vit qu'un inextricable tissu de contradictions; mais dès que l'observateur eut trouvé un point de départ fixe dans le soleil, alors un ordre parfait surgit comme par enchantement. Dans une question aussi difficile et aussi compliquée que celle de la vérité du christianisme, le succès dépend, si possible, plus étroitement encore de la méthode employée. Cette question ne concerne ni la raison seule, ni l'imagination seule, ni la conscience seule; c'est, dans toute l'étendue du terme, une question d'éthique. Mais si l'on prétend rester sur le terrain solide du fait historique, à la question morale se mêlent aussitôt des éléments étrangers et d'un intérêt secondaire (controverses critiques, variantes, questions relatives aux sources); de plus, l'imagination exige que l'origine et l'histoire du christianisme soient présentées sous une forme immédiatement admissible. Or, il y aura toujours une différence du tout au tout entre l'homme qui, dans l'étude d'un fait, commence par se livrer à de minutieuses recherches historiques et critiques, et l'homme qui, par un procédé moral, se place d'emblée au centre du système, et ne s'applique que plus tard à organiser de son mieux les accessoires intellectuels et pittoresques. Quant au christianisme, il ne prétend pas à être saisi par l'une ou par l'autre méthode. La faute n'en est pas à l'Evangile, si les hommes s'opiniâtrent à l'aborder par son petit côté et si, par conséquent, leurs efforts demeurent stériles. Selon sa propre et sublime déclaration, l'Evangile est une révélation adressée non à des philosophes, mais à des petits enfants, et aucune parole ne précise mieux sa vraie portée que la suivante: « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra de la doctrine, si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même. »

Or, c'est là justement ce que MM. Strauss et Renan ont en-

tièrement méconnu, et ce que l'auteur de *Ecce Homo* a relevé avec autant de succès que de profondeur. Il est toutefois juste de constater, dans la *Nouvelle vie de Jésus* de M. Strauss, un progrès marqué sur sa première œuvre. Moins sèchement intellectuel que le précédent, ce nouvel essai revient en partie sur la tentative faite, en 1835, de ruiner de fond en comble l'histoire évangélique. Excité par le succès rapide qu'obtenait l'idylle galiléenne de M. Renan, et piqué au vif par la persistance avec laquelle la société cultivée refusait d'adhérer à ses vues, M. Strauss en appelle « au peuple allemand : » il travaille à nouveau les documents évangéliques, qu'il fait passer au crible d'une critique sans merci ; il en fait sortir une figure concrète, mais sans vie, qui n'eût jamais converti un seul homme, bien moins encore le monde ; il brise enfin le cadre de l'histoire évangélique, et de ses débris, réunis avec art, il forme de petits groupes de légendes qu'il finit par rejeter à cause de leur caractère miraculeux. M. Strauss poursuivant ses études avec sérieux se voit ainsi amené, comme cela avait été le cas pour M. Renan , à une conception plus voisine du christianisme. Le Christ de son dernier ouvrage est un être bien plus réel et tangible que ne l'était la figure nuageuse qui flottait à l'état de possibilité abstraite au milieu des hallucinations et des mythes dont son premier livre était plein. La nouvelle rédaction présente, dans une première partie (150 pages serrées), le Jésus historique, sa vie et sa mort telles que l'auteur les conçoit. Un nombre égal de pages est, il est vrai, consacré à une intéressante introduction critique, et une place plus importante encore est réservée à une classification détaillée qui n'énumère pas moins de douze groupes de mythes coordonnés suivant ce que l'on appelle leur cristallisation successive. Il n'en reste pas moins vrai que les concessions faites dans la première partie sont assez importantes, et que ce qui, d'après les évangiles, est conservé de la vie réelle de Christ est assez franchement reconnu pour que nous puissions nous considérer comme ayant reconquis sur ce terrain presque tout ce qui constituait la matière du débat.

Jésus de Nazareth, selon la dernière biographie critique de

M. Strauss, laquelle est aussi à ses yeux la plus avancée, Jésus de Nazareth, disons-nous, était un paysan galiléen de la classe inférieure, charpentier et fils de charpentier, dénué d'ailleurs de toute instruction, si ce n'est de celle qu'à lui seul il pouvait retirer, soit d'une étude assidue de l'Ancien Testament, soit de l'observation de la société originale et mélangée qui l'avait vu naître.

« Le fond pas plus que la forme de l'enseignement de Jésus ne présente rien qui, si l'on tient compte de ses dons personnels, ne puisse s'expliquer par la supposition d'une étude attentive de l'Ancien Testament et par des relations fréquentes avec les classes cultivées de la société, particulièrement avec les disciples des trois principales écoles juives du temps (Pharisiens, Sadducéens, Esséniens). D'autre part, l'originalité, la spontanéité et l'absence de toute pédanterie scolastique qui caractérisent l'enseignement de Jésus (on ne pourrait en dire autant du spirituel apôtre des Gentils!) militent en faveur de l'opinion qui considère le développement de Christ comme plus indépendant encore de toute influence extérieure. Les circonstances de sa patrie galiléenne étaient éminemment favorables à cette liberté d'allures. La population de cette contrée, dans le nord surtout, était abondamment mélangée de païens, comme l'indique l'épithète bien connue de « Galilée des Gentils » (Matth. IV, 15, comp. Esa. VIII, 23), et, tandis que la Samarie rendait les communications difficiles entre cette province et la Judée, si fière de son orthodoxie, les Galiléens étaient regardés de haut par les Juifs, qui ne les considéraient pas comme leurs compatriotes au sens propre du mot. Ce que ces circonstances semblent renfermer de malencontreux pouvait néanmoins devenir on ne peut plus favorable au développement d'un caractère religieux indépendant. » (Pag. 194.)

Ces circonstances elles-mêmes, — M. Strauss s'applique à nous le prouver, — étaient le résultat d'une longue préparation historique :

« Je ne sais vraiment si l'origine surnaturelle que certains hommes attribuent au christianisme peut lui conférer plus

d'honneur que ne le fait l'histoire, quand elle le présente comme le fruit parvenu à maturité de tout ce qu'il y avait de meilleur dans le développement de la famille humaine. Jamais (on peut l'affirmer hardiment), jamais le christianisme ne serait devenu la religion de l'Occident aussi bien que celle de l'Orient, jamais il ne serait demeuré en définitive une religion plus spécialement occidentale, s'il n'avait, dès ses premières origines, été plongé dans l'atmosphère de l'Occident comme dans celle de l'Orient, si l'élément gréco-romain n'avait, de concert avec l'élément judaïque, présidé à ses destinées. Il a fallu qu'Israël fût broyé au mortier et le peuple juif dispersé au milieu des païens par des captivités successives, il a fallu que les eaux fécondantes de la pensée étrangère fussent ainsi répandues par de nombreux canaux sur le sol maternel, pour que, ce travail une fois opéré, mais non plus tôt, la terre stérile pût produire la riche moisson du christianisme. Il fallait surtout que, par les conquêtes du grand Macédonien, un mariage vînt unir l'Orient avec l'Occident, et que, pour ainsi dire, le lit nuptial des deux civisations fût dressé à Alexandrie, avant qu'on pût même penser à la naissance du christianisme. Sans Alexandre pour précurseur, Christ n'eût pas paru. Cette affirmation, qui peut sembler dure à des oreilles théologiques, perd tout ce qu'elle a de choquant du moment où l'on reconnaît à ce héros une mission divine... Nous voyons donc comme deux lignes convergentes s'allonger chacune en vertu des forces qui lui sont propres, mais destinées cependant à se rencontrer enfin au point qui deviendra le berceau de la religion nouvelle. Et la loi qui régit ces forces, contradictoires en apparence mais en réalité coopérantes, trouve son expression dans la formule suivante : A toutes les époques de leur histoire la Judée a cherché Dieu et la Grèce a cherché l'homme. » (Pag. 167.)

Aucun des auditeurs de M. Gladstone et de l'éloquent discours d'adieu qu'il prononça naguères à Edimbourg ne mettra en doute que cette manière de voir ne soit foncièrement chrétienne et digne d'un représentant de l'Eglise. Le nier, serait une hérésie au premier chef, car il n'est pas un catéchisme ou un manuel d'histoire ecclésiastique qui ne parle de même. Les

plus profonds penseurs de l'antiquité sont d'accord sur ce point, et les faits cités ne sont que l'accomplissement de déclarations maintes fois répétées par les prophètes hébreux. Ceux-ci n'hésitent pas à investir d'une mission divine un Cyrus, un Melchisédec, un Jéthro, un Job, un Hazaël, un Nébucadnetzar, et ils appellent de leurs vœux ardents le jour où « Israël sera uni en troisième à l'Egypte et à l'Assyrie, ce que l'Eternel des armées approuvera en disant : Béni soit l'Egypte mon peuple, et bénie soit l'Assyrie l'ouvrage de mes mains, et Israël mon héritage. » (Es. XIX, 24.)

Cependant, à l'exception des quelques faits ci-dessus mentionnés, M. Strauss ne constate rien de vraiment digne de confiance dans ce qui est raconté de Jésus jusqu'au jour de son baptême. A ce moment seulement commence l'histoire réelle. Aucun doute sérieux ne peut être élevé contre le fait du baptême conféré par Jean-Baptiste et du court séjour que Jésus fit auprès de lui. Mais Jean, comme plus tard l'ermite Banus, à en juger par les descriptions que Josèphe a laissées de ces deux personnages, Jean était un essénien indépendant, dont l'ascétisme sévère, dont l'âpre et acerbe méthode d'enseignement devait éloigner bientôt un homme d'un caractère aimable et facile, doux et compatissant, comme l'était Jésus. Si leurs méthodes différaient, ces deux hommes avaient cependant un même but. « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche, » tels étaient les accents qui éveillaient les échos des déserts et qui parvenaient aux foules surexcitées et dans l'attente. « Ceci, dit M. Strauss, ne signifiait autre chose que : le Messie va paraître, mais son apparition ne sera profitable qu'à ceux dont les *cœurs* seront préparés à sa venue, car pour les autres il sera semblable à un van à vanner, qui sépare du bon grain la balle destinée au feu. » (Pag. 189.)

Encore ici nous disons : C'est ce que l'Eglise a toujours enseigné ; et s'il lui a plu de revêtir son témoignage d'expressions empruntées à Esaïe ou à Malachie, nous ne voyons pas en vérité quelle différence il peut en résulter pour les faits rapportés. Autant que nous le comprenons, les faits suivants demeurent incontestés : Jean-Baptiste était réellement un précurseur

du Messie; animé d'un esprit autre que celui de ses contemporains, il ne recommandait ni les achats d'armes ni le port de larges phylactères, car pour lui la conversion du cœur était la seule préparation convenable. Enfin, quoique la conception du règne messianique fût plus spirituelle chez lui que chez aucun des prophètes ses devanciers, il n'était cependant pas convaincu que Jésus fût le Messie; plus qu'aucun des disciples du grand docteur il était enclin à se scandaliser de ce qu'avait de nouveau la manière d'agir de Jésus, et le Précurseur devait ainsi se voir dépassé par le plus petit des disciples. Ajoutez, — ce qu'on semble nous accorder aussi, — que d'avance Jean avait annoncé ce qui bientôt arriva en effet, savoir que ceux qui rejetteraient le Messie seraient exterminés, tandis que le noyau des disciples contenait le germe d'une importante institution soumise, en un certain sens, à ses lois, — et nous ne voyons vraiment pas ce que l'Eglise pourrait encore exiger de M. Strauss.

L'histoire du ministère de Jésus en Galilée présente de nouveaux traits dont l'exactitude demeure incontestée. Son ministère ne peut avoir duré qu'un petit nombre d'années, car Tacite (*Annales* XV, 44) est d'accord avec les évangiles pour placer la crucifixion de Jésus sous Ponce-Pilate, dont le gouvernement prit fin l'an 66 de notre ère. Durant ces quelques années, et grâce aux moyens d'action précédemment indiqués, il advint que le charpentier de Nazareth fit sur ses contemporains une impression telle que, soit par espérance, soit par crainte, il fut presque unanimement reconnu pour le Messie. On lui attribua les miracles les plus extraordinaires, et, loin d'être ramené au témoignage des sens par sa crucifixion, on se mit en tête qu'il était ressuscité d'entre les morts, qu'il avait parlé, marché et mangé avec plusieurs de ceux qui l'avaient le mieux connu. Plus tard et après réflexion, on sentit qu'il était impossible de rendre compte de sa grandeur, à moins de faire de lui un être positivement divin. Une telle théorie n'étant légitimée par aucun précédent tiré du judaïsme, on dut recourir au platonisme alexandrin, dont la direction intellectuelle venait à point nommé aboutir à une conclusion identique. Notre auteur, cependant, ne se lasse pas de nous rappeler que

Jésus avait fait tout ce qu'il fallait pour en arriver là, mettant en œuvre, dans ce but, sa prodigieuse sagesse et, pour ne pas dire plus encore, son génie consommé. Le Messie attendu par le peuple n'était pas un homme de douleurs se prélassant sur une ânesse, mais un guerrier, un ennemi mortel des Romains, un zélote, comme le fut Judas le Gaulanite. On n'attendait pas un « Fils de l'Homme, » mais bien un « Fils de Dieu, » un héros temporel, un David ou un Salomon. Armé des foudres de la vengeance divine, il devait les diriger contre ce monde païen qui avait épuisé les trésors de la patience de Jéhovah en traînant son peuple en captivité, en le soumettant à de durs impôts et à des vexations sans nombre, à tel point qu'un lâche sadducéen pouvait seul conserver un visage serein, tandis que tous s'étonnaient que l'heure de la rétribution n'eût pas sonné dès longtemps. Telle était l'atmosphère dans laquelle Jésus avait à se mouvoir ; c'est ce peuple fanatique qu'il venait convertir à l'idée d'un Messie spirituel, c'est de cette masse de métal en fusion que par une opération *habile* (puisque nous ne pouvons l'appeler *divine*) il sut faire sortir l'Eglise chrétienne. Voyons comment il s'y prit pour cela.

« Les évangélistes sont unanimes pour représenter Jésus comme un prédicateur ambulant. Capernaüm, lieu d'origine de ses disciples préférés, le recevait fréquemment dans ses murs. Mais plus souvent encore il parcourait le pays, suivi d'un cercle de fidèles disciples et de femmes qui, de leurs biens, pourvoyaient aux besoins de la communauté. (Pag. 243.) Que par ses prédications Jésus enflammât les esprits, que l'impression produite sur des âmes sympathiques fût ineffaçable, c'est ce que non-seulement les évangélistes affirment, c'est ce que l'histoire démontre suffisamment. Jésus n'était pas un rabbin; il n'enseignait pas comme les scribes. Il n'usait pas d'artifices vulgaires, mais de la seule parole de la vérité, qui produit la conviction parce qu'elle porte en elle-même ses preuves. De là, dans nos évangiles, cette riche collection de sentences ou maximes, de paroles incisives et fécondes, qui, même indépendamment de leur valeur religieuse, sont inappréciables comme dénotant une profonde connaissance des choses de l'esprit, et comme

allant toujours si droit à leur but. « Rendre à César ce qui appartient à César, » de telles paroles ne peuvent s'oublier, car des vérités que l'expérience corrobore chaque jour y sont revêtues d'une forme à la fois précise, frappante, et à la portée de toutes les intelligences. (Pag. 253.) La conscience de sa mission prophétique s'éveilla en Jésus avant celle de sa messianité; peut-être aussi fut-il lui-même au clair sur ce point avant de le donner à connaître. On comprend aisément les motifs qui peuvent l'avoir engagé à se servir en parlant à d'autres d'un nom (Fils de l'homme) qui n'était pas encore en usage comme désignation du Messie. Il évita ainsi d'imposer d'autorité à ses disciples et au peuple la croyance en sa mission messianique, tout en favorisant le développement spontané et purement intérieur de leur foi.... Cette réserve était d'ailleurs commandée par les circonstances; car s'il s'était d'emblée donné à connaître comme Messie, il aurait risqué de réveiller les espérances politiques dont l'esprit était diamétralement opposé à celui dans lequel seul il pouvait consentir à être appelé Messie. (Pag. 227.) Et cependant, bien qu'il eût pu se refuser catégoriquement à opérer des guérisons miraculeuses, il *devait* bon gré mal gré s'y prêter, conformément aux idées du temps : il ne pouvait être tenu pour prophète sans qu'on lui attribuât des pouvoirs miraculeux; or, ces pouvoirs lui étant attribués, des miracles ne pouvaient tarder à être constatés. Il y aurait lieu de s'étonner que, tandis que des foules l'environnaient constamment, cherchant à toucher ses vêtements, aucun malade n'eût trouvé auprès de lui la guérison ou tout au moins un soulagement à ses maux, et cela, grâce à une imagination exaltée ou à une influence physicos-piritiste... La guérison était naturellement attribuée au pouvoir miraculeux de Jésus. » (Pag. 265.)

Quant à nous, nous nous déclarons satisfaits quand nous trouvons de telles affirmations sous la plume destructive du grand représentant de la critique moderne. Aucun homme de bon sens et qui n'est pas victime de quelque idée préconçue ne peut aller aussi loin sans être bientôt amené à faire un pas de plus. Un tel homme peut encore refuser de souscrire, —

aussi longtemps du moins qu'il ne comprend pas leur vrai sens, — aux barbarismes que nous a légués la philosophie scolastique, il peut dédaigner la pure prononciation du Schibboleth d'une orthodoxie latine embarrassée d'un légalisme desséchant, entremêlée de fictions étrangères et qui n'a de catholique que le nom. Son imagination peut lui représenter le ciel et la terre autrement qu'ils ne furent dépeints jadis, il peut avoir des miracles chrétiens une conception autre que la conception enfantine que M. Renan considère comme seule autorisée par l'Eglise : « interventions spéciales analogues à celles de l'horloger qui introduit ses doigts dans une montre pour remédier aux défauts de ses roues. » (Apôtres, XLVII.) En un mot, il peut avoir compris que, comme toutes les autres leçons, les leçons de la Bible et de la théologie sont apprises dans un ordre plutôt éducatif que philosophique et que le penseur appelé à rétablir l'ordre vrai doit intervertir le plan du livre d'étude. Mais par cela même qu'il s'est affranchi des préconceptions enfantines, il doit être moins disposé à accepter d'autorité les dogmes universitaires, et, à moins de s'être engagé à ne pas dépasser la limite tracée par M. Strauss, à s'arrêter court devant « l'individualité de génie destinée à approcher l'étincelle incendiaire des matériaux lentement accumulés. » (Strauss, pag. 167.) A moins encore d'ensevelir sa pensée dans quelque panthéisme hégelien qui (comme la pythonisse d'Endor) aime mieux faire surgir de terre les objets de son adoration que d'invoquer le Dieu du ciel, il ne se laissera pas dissuader de procéder à une enquête plus complète et plus approfondie. *Qui* donc ces lignes convergentes désignaient-elles à l'avance? *D'où* vient donc cette intelligence lucide et infaillible, cet esprit pur et sans artifice qui, en Christ, pierre de l'angle, vint tout accomplir, donner à tout un sens, et qui, à la suite d'une courte activité en Galilée, donna l'impulsion décisive aux éléments longtemps préparés, et devint ainsi le fondateur du christianisme?

C'est là ce qu'il nous importerait de savoir, mais ce sont des questions que l'impuissante philosophie de MM. Strauss et Renan doit laisser sans réponse. Ils ne peuvent, en effet, nous faire admettre que Christ ne soit que l'apogée du développe-

ment des forces qui existent à l'état latent dans le champignon ou dans l'éponge, qu'il soit le dernier échelon d'une série qui, d'abord inconsciente, arrive par degré à la conscience et à la raison, série qu'aucune intelligence antérieure n'a fixée, produit qu'aucun esprit vivifiant n'a appelé à l'existence. L'éponge et le champignon, l'ichthyosaure et les plantes des terrains houillers, la lumière des nébuleuses et la loi sériale elle-même, tout révèle une raison qualitativement identique à la raison humaine, mais antérieure et supérieure à l'homme et qui ne présente pas le moindre symptôme de développement ou de variation. C'est cette raison universelle et immuable que la théologie nomme *Dieu;* et elle appelle *miracles* les combinaisons qui, aux temps prescrits, viennent éclairer l'humanité, les phénomènes dont l'apparition donne à l'homme entrée dans un monde étranger au nôtre par sa nature et par ses lois. Or, nous ne connaissons de Dieu que ce qu'il lui plaît de nous révéler ; les lois mêmes de notre imagination la rendent incapable de concevoir Dieu autrement que sous la forme personnelle. Et voilà pourquoi, lorsque nous rencontrons dans l'histoire un personnage tel que Jésus, « un être qui, doué dès sa naissance de qualités foncièrement aimables, possédait en lui-même la matière de son développement subséquent, qui, pour arriver à la perfection, n'eut qu'à croître dans la connaissance qu'il avait de sa vraie nature et dans la confiance qu'il mettait en ses propres forces sans que jamais il eût besoin de modifier ses visées, de se corriger en quoi que ce fût » (Strauss, pag. 208); lorsque l'expérience de dix-neuf siècles nous a montré comment l'esprit de ce seul personnage a pénétré la société humaine en répandant dans ses veines une vie nouvelle, en rendant l'espoir aux publicains et aux pécheurs de tous les temps, en délivrant les âmes des basses inspirations de leurs sens et en réalisant une fois pour toutes le parfait idéal humain dans un homme fait de chair et de sang, — voilà pourquoi, disons-nous, nous défions qui que ce soit d'expliquer ce personnage par une théorie plus réellement rationnelle que celle qui a conquis l'assentiment de l'Eglise chrétienne. Nous maintenons qu'aucune conception réfléchie et vraiment philo-

sophique de Dieu ne permet de s'inscrire en faux contre cette affirmation qu'un tel personnage, unique dans l'histoire du monde, est une incarnation de la raison divine. Pour qu'on nous accorde ce point, il suffit d'une seule concession, savoir que l'on reconnaisse que le panthéisme est faux et que le théïsme est vrai ; en d'autres termes, il suffit de tenir pour réelle la différence que l'on dit exister entre le bien et le mal moral, il suffit de reconnaître que la tendance commune, constatée dans les diverses lignes de l'histoire, vers la production d'un porteur humain de la vie et de la lumière divines, est une œuvre de préparation, laquelle doit être attribuée à une raison consciente et non à une force aveugle qui n'expliquerait rien mais demanderait plutôt elle-même à être expliquée.

Comment nos deux écrivains s'y prennent-ils donc pour écarter la conclusion que nous venons d'indiquer, et à laquelle il s'agit pour eux d'échapper à tout prix ? Ils ont inventé deux artifices, deux faux-fuyants, qui, selon nous, sont les arguments les plus extraordinaires et les moins scientifiques qui jamais aient été mis en avant au nom de la science. Puis ils s'appliquent avec une persévérance digne d'une meilleure cause à consolider leur nouvelle base d'opération. La raison ayant constaté, par ses propres efforts, son impuissance à ruiner le christianisme, c'est au nom de l'imagination qu'un nouvel effort va être tenté, et l'on peut, sans trop s'aventurer, prédire que le même ridicule par lequel M. Strauss a, dans son précédent ouvrage, discrédité les méthodes usées du vieux rationalisme, sera, avant qu'il soit longtemps, retourné contre lui et contre M. Renan, à qui incombe solidairement la responsabilité de l'un des remarquables procédés qu'il nous reste à exposer.

Personne n'ignore que, par le fait des lois de notre imagination, tout objet qui vient se reproduire sur la rétine de l'œil, tout son transmis par les nerfs de l'oreille, reçoit une couleur, une forme et une signification, par le moyen des facultés réceptives de l'être vivant et personnel qui perçoit l'objet ou le son. Le contraire serait impossible. Le cerveau d'un homme vivant n'est pas semblable à une feuille de papier sans vie qui reçoit passivement et conserve nécessairement les caractères

que chacun peut venir y tracer. Ce n'est que grâce à une activité conforme aux facultés naturelles et aux habitudes acquises, à l'intervention d'un discernement et d'un groupement inconscients, que des images cohérentes se forment, et engendrent des conceptions saines. S'il est quelqu'un qui n'en soit pas convaincu, qu'il surveille l'effort spontané de son esprit, alors que celui-ci cherche à revêtir d'une forme rationnelle, à mouler spirituellement, pour ainsi dire, un objet qui se présente à sa vue à distance ou dans la brume ; il se surprendra ainsi dans l'acte même de la conception. La couleur, le contour, le mouvement, le sommet et la base, fixeront spontanément son attention, et une personne qu'il connaît, un fantôme qu'il s'attendait à rencontrer, un animal qui doit se trouver là, est appelé à l'existence en vertu de l'impression reçue ; prompt comme l'étincelle, l'objet se projette sur le miroir de son imagination. C'est de cette vérité qui, telle que nous venons de l'énoncer est scientifiquement établie, que M. Strauss s'empare, pour la convertir, par voie d'exagération, en la plus monstrueuse et la plus grotesque extravagance, et après l'avoir ainsi défigurée, pour s'en servir comme d'un engin propre à ruiner la vérité chrétienne. Au premier siècle, dit-il, l'esprit juif était saturé d'idées de l'Ancien Testament ; les prophètes et la loi mosaïque avaient captivé le peuple, au point de le pourvoir d'un assortiment complet de types et de moules intellectuels. Aussi, lorsqu'apparut Jésus de Nazareth, et surtout après sa mort violente et inattendue, les événements des courtes mais fécondes années de son ministère, venant à s'imposer de force à des esprits si bien préparés par le judaïsme, reçurent une forme de ces moules intellectuels, sans que ceux-ci possédassent par eux-mêmes la moindre réalité, et bien que leur préparation eût été affaire de pur hasard. Est-il besoin de signaler une fois de plus l'étrange révélation que M. Strauss fait ici de son orthodoxie invétérée quoiqu'inconsciente ? Le moindre accroc à l'habit du philosophe trahit le docteur en théologie. Chacune de ces paroles en effet, pour autant qu'elles sont affirmatives, reproduit exactement la doctrine universelle de l'Eglise. Ce ne sont que les négations que l'Eglise rejette, et elle les considère comme difficiles à éta-

blir. M. Strauss, d'ailleurs, ne réussit pas à prouver les siennes, à moins, nous l'avons déjà dit, qu'on n'accorde que l'hégélialisme a effacé de l'histoire toute trace d'un Dieu conscient. Tout ce qu'a fait M. Strauss, c'est de caricaturiser par de risibles exagérations l'ancienne théorie de l'Eglise, c'est d'attribuer aux Juifs du temps une imagination assez enflammée pour ne tenir aucun compte des probabilités et du cours ordinaire des choses, c'est de donner pour père et mère au christianisme une nation de lunatiques! Nous accusera-t-on d'exagérer? Mais quel était donc leur état mental, s'ils n'étaient pas lunatiques, ces apôtres auxquels M. Strauss impute l'argumentation suivante: « L'Ancien Testament représente Christ comme faisant ceci et cela; donc, quoique nous n'ayons rien vu ni entendu de semblable, il l'a fait! »

« Mais, répond M. Strauss, nous ne savons rien du mode d'argumentation ni des enseignements des apôtres, car tous nos documents sont de seconde main. Quant à Marc et Luc, le fait est incontesté. L'évangile dit de Matthieu n'est qu'une traduction amplifiée des discours originaux de cet apôtre, tandis que le quatrième évangile est un ouvrage fictif composé vers le milieu du second siècle par un homme versé dans la philosophie alexandrine. » Sans entrer dans le détail toujours délicat de la critique des évangiles, rappelons cependant quelques faits qui mettront le lecteur à même d'apprécier la justesse de ces affirmations. Irénée et Tertullien vivaient à la fin du second siècle. Le premier de ces écrivains, qui avait passé sa jeunesse au sein des églises d'Asie Mineure, s'établit par la suite dans le midi de la Gaule; l'autre était presbytre de l'église latine de Numidie; tous deux, strictement traditionalistes, s'en réfèrent nommément aux quatre évangiles canoniques. Est-il à supposer que des églises aussi distantes l'une de l'autre que celles de Lyon, de Smyrne et de Carthage fussent d'accord pour considérer comme « Ecritures » quatre livres qui n'auraient daté que de quelques années? De plus Irénée avait, dans sa jeunesse, bien connu Polycarpe, disciple de St. Jean; est-il concevable qu'il eût considéré comme authentique l'évangile de Jean s'il n'en eût pas entendu parler avant l'an 150?

Vers 150, Celse empruntant des citations tant aux synoptiques qu'à St. Jean ajoute expressément: « Ce sont vos propres Ecritures qui m'ont fourni ces textes. » A la même époque, Théophile et Tatien établissent deux « Harmonies des quatre évangiles, » et dix ans plus tôt Justin Martyr parlait déjà d'évangiles écrits par les apôtres et leurs compagnons, faisant allusion, selon toute apparence, aux quatre livres que nous possédons. Vingt ans auparavant, Polycarpe faisait usage de Matthieu et citait la première épître de Jean, qui, l'on s'accorde à le reconnaître, émane de la même plume que l'évangile. Son contemporain Papias, évêque en Asie Mineure, qui s'était spécialement appliqué à recueillir les renseignements des disciples directs des apôtres, rapporte que Matthieu écrivit originairement en hébreu, et que Marc tenait ses matériaux de St. Pierre. Ce passage n'étant qu'un fragment conservé par Eusèbe ne peut fournir de base à une argumentation « e silentio » contre Jean, pas plus que contre Paul ou Luc. Nous arrivons ainsi bien près du premier siècle sans rencontrer d'opposition à la tradition constante du second. L'Eglise apparaît, à la sortie du premier siècle, portant en main la collection sacrée de nos quatre évangiles. Les seuls évangiles apocryphes prétendent subvenir aux lacunes des récits évangéliques, mais leurs assertions ne font que prouver leur incompétence. Jérôme, qui traduisit le plus ancien d'entre eux, le prit pour l'original hébreu de St. Matthieu. Les montanistes, dans leur violente opposition à l'évangile de Jean, loin de nier son antiquité, l'attribuent à Cérinthe, contemporain de l'apôtre. Et toutes les découvertes contemporaines tendent à confirmer cette assertion que dans nos quatre évangiles nous possédons le témoignage de la chrétienté primitive, des monuments certains de l'esprit et de la prédication apostoliques. (La fin des *Homélies clémentines*, récemment retrouvée, contient une citation de Jean, et l'original grec de Barnabas donne à l'évangile de Matthieu l'honorable désignation de « Ecriture[1]. ») Ces faits étant constatés, nous le répétons, la supposition que la forme de religion

[1] Ces renseignements sont empruntés à M. Tischendorf: *Wann würden unsere Evangelien verfasst?*

la plus saine, la plus simple et la plus rationnelle que jamais le monde a connue, ait pu prendre naissance dans l'atmosphère d'imbécilité et de folie que nous dépeint M. Strauss, une telle supposition nous semble réclamer de notre crédulité plus de concessions que l'hypothèse qu'elle prétend supplanter. C'est bien le cas de dire, avec un auteur que nous aimons à citer ici : « Il est des choses qui, sans directement contrevenir aux lois de la nature, comme le font les miracles, viennent cependant à l'encontre de toutes les probabilités historiques , et qui par cette raison doivent être considérées comme œuvres d'imagination plutôt que comme vérités. » (Strauss, pag. 402.)

Le second échappatoire auquel recourent nos auteurs, et spécialement M. Renan, pour éluder la nécessité d'ajouter foi au témoignage des évangélistes, appartient au même ordre d'arguments. Le but, identique dans les deux cas, est de maintenir en histoire le point de vue panthéiste en opposition au théisme. Il s'agit d'éliminer ce que la théologie, dans son langage populaire, appelle le « doigt de Dieu, » et pour cela de montrer que l'on rend compte des origines du christianisme sans recourir à des causes étrangères au cercle restreint de notre expérience journalière. Le succès couronnant cette tentative n'apporterait, il faut l'avouer, qu'un mince bénéfice; car un dieu Pan tel qu'on le désire, se développant à travers des maladresses et des ridicules sans nombre, ne tarderait pas à voir sa divinité gravement suspectée ; et s'il est vraiment Dieu, n'est-il pas urgent qu'il rencontre des biographes plus conséquents, qui le présentent du moins comme ayant parcouru d'un pas ferme le chemin royal de la nature et de la santé, plutôt que de rechercher la trace de son pied fourchu dans les sentiers détournés de l'erreur et de la folie ? L'échange serait peu profitable, s'il nous fallait troquer le Christ surnaturel contre un être si peu digne d'estime. Et, pour retourner contre Hume sa propre argumentation, nous dirons : Il est infiniment plus aisé de supposer que des philosophes se sont trompés qu'il n'est possible de croire à une régénération du monde accomplie par des pêcheurs égarés par des mythes et des Madeleines atteintes d'hystérie, tandis que, pour ainsi dire, Dieu dormait, se lais-

sant envahir furtivement par l'erreur et la maladie, pour le plus grand profit de notre pauvre humanité.

C'est pourtant là, en tout autant de termes, la théorie de M. Renan : « L'avénement du christianisme, dit-il quelque part, est le plus grand événement de l'histoire religieuse du monde. » Et, cependant, quelques pages plus loin nous lisons : « La gloire de la résurrection appartient donc à Marie de Magdala. Après Jésus, c'est Marie qui a le plus fait pour la fondation du christianisme. L'ombre créée par les sens délicats de Madeleine plane encore sur le monde. Reine et patronne des idéalistes, Madeleine a su mieux que personne affirmer son rêve, imposer à tous la vision sainte de son âme passionnée. Sa grande affirmation de femme : « Il est ressuscité ! » a été la base de la foi de l'humanité. Loin d'ici, raison impuissante ! Ne va pas appliquer une froide analyse à ce chef-d'œuvre de l'idéalisme et de l'amour. Si la sagesse renonce à consoler cette pauvre race humaine trahie par le sort, laisse la folie tenter l'aventure. Où est le sage qui a donné au monde autant de joie que la possédée de Magdala ? »

Si nous n'avions la page sous les yeux, il nous semblerait positivement incroyable qu'un homme de la valeur intellectuelle et morale de M. Renan pût se laisser aveugler par une conclusion préméditée, au point de considérer comme satisfaisante cette prétendue explication du phénomène historique et littéraire de la résurrection du Seigneur. Et cependant, aux yeux de ce demi-chrétien, qui, contrairement à sa propre Madeleine, aime Christ sans pouvoir croire en lui, ces assertions, qui ne sont que le plein épanouissement d'une allusion contenue dans son précédent ouvrage et la reproduction d'une calomnie longtemps oubliée de Celse, semblent encore, après trois ans de réflexion, dignes d'être présentées au monde comme une solution satisfaisante du grand problème! Avec M. Strauss, doué d'un tempérament plus froid et plus mâle, nous pouvons nous attendre à tout. Il n'a pas déposé le scalpel de l'opérateur, et ne peut, même « pour le peuple allemand, » rassembler les *disjecta membra* du Christ aimé de ses compatriotes, sans brandir de nouveau son arme favorite, faisant ainsi porter

ses démonstrations chirurgicales sur chacun des membres qu'il s'agit de rajuster. De là résulte, pour ses lecteurs, la conviction qu'un Christ ainsi restauré pièce à pièce ne saurait être vivant. M. Renan, au contraire, présente à ses compatriotes un Christ parfaitement vivant, et qui semble devoir leur convenir. Mais, hélas! — qu'on nous passe l'expression, — son Christ est un Français de l'école de Mesmer, et tous les jours on peut voir ses Madeleines et ses Maries, dans tout l'éclat de leur sentimentale beauté, à genoux sur les dalles de Notre-Dame ou bien en route vers La Salette, où elles vont visiter la Vierge aux miracles! Rien d'étonnant à ce que ce cinquième évangile, tout d'hallucinations et de sentimentalité, ne soit guères apprécié dans les contrées plus prosaïques d'outre-Manche! Rien d'étonnant à ce qu'un drame dont les figurants n'ont assurément vu le jour que dans certains livres français et dans les ouvrages de cire de quelque chapelle de couvent, n'inspire que le dédain au sobre et positif Anglais! Rien d'étonnant à ce que, malgré l'extrême attrait du style, la simplicité et la clarté du raisonnement et la haute valeur de certains aperçus historiques (notamment dès le chapitre XII, ce qui concerne la victoire du christianisme sur le paganisme), rien d'étonnant, disons-nous, à ce que ce second ouvrage soit condamné plus sérieusement encore que le premier, comme une erreur théologique. S'il y avait lieu à atténuer la sévérité de ce jugement, ce serait en reconnaissance du témoignage rendu par l'auteur à l'authenticité de l'évangile de Jean, des deux ouvrages de Luc et des sept principales épîtres de Paul; ce serait encore en considération de la sympathie cordiale qu'il éprouve pour tout ce que les idées chrétiennes renferment de plus libéral et de plus relevé.

On comprend sans peine la satisfaction que nous éprouvons à laisser là MM. Renan et Strauss pour nous occuper de l'ouvrage anglais, qui a paru sans nom d'auteur sous le titre de *Ecce Homo*. Déjà célèbre, ce livre en est à la cinquième ou sixième édition. Analysé par toutes les revues, commenté dans tous les salons, il a trouvé accès en bien des lieux que venait de troubler pour la première fois le souffle ardent de la controverse. L'agitation qu'il a occasionnée est en soi un phénomène

aussi curieux et aussi instructif que le livre lui-même, et elle peut servir à jeter du jour sur l'état actuel de l'opinion théologique en Angleterre. Rien n'est plus propre à confirmer ce que nous disions en commençant cet article, que la manière dont tous les chroniqueurs et les écrivains périodiques ont été amenés, presque à leur insu, à mettre au jour leurs plus intimes pensées à l'occasion de cette vivante et pittoresque étude de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ. Nous aurons à revenir sur ce point. Bornons-nous, pour le moment, à attirer l'attention sur les traits caractéristiques de l'ouvrage, et à légitimer le jugement que nous en portons. Plus qu'aucune production de notre époque, ce livre contient, pensons-nous, les éléments d'une restauration de la foi.

Il est probable que si la tombe ne renfermait pas les restes de Robertson de Brighton, c'est à l'illustre penseur dont l'œil était si clairvoyant, le cerveau si fécond, qu'on attribuerait la composition de ce livre anonyme. En effet, le mouvement calme et réglé de la pensée, l'attitude modérée que conserve l'auteur au plus fort de la controverse, ne suffit pas à dissimuler l'ardeur guerrière qui l'anime ; bien des passages respirent un énergique dédain pour les pharisiens du XIX^e^ siècle aussi bien que pour ceux du premier, et trahissent la plume mordante du moraliste. On reconnaît encore ici cette inflexible résolution qui, dissipant les nuages amoncelés par une polémique de détail, pénètre au cœur des questions, cette fermeté qui, brisant l'écorce du dogme, met au jour les germes vivants de la vérité, cette inébranlable fidélité à Christ et à son Eglise, toutes ces qualités, en un mot, qui ont fait de Robertson un si puissant champion, et dont les *Sermons* sont lus partout où se parle la langue anglaise. Peut-être nos compatriotes sont-ils, en théologie comme en toutes choses, suspects d'être volontiers trop complets ; aussi le caractère fragmentaire et morcelé de l'*Ecce Homo* peut avoir contribué à son influence étendue. Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer que dans ce livre incomplet, peu dramatique et peu critique selon son propre aveu, nous possédons une *Vie de Jésus* parfaitement adaptée au pays qui l'a vu naître et bien conforme au caractère anglais. Nous

maintenons que non-seulement il peut marcher de pair avec les ouvrages aux allures plus scientifiques et plus historiques venus d'Allemagne et de France, mais qu'il les surpasse encore par une exécution mieux réussie.

Quelle fut l'origine du christianisme : fut-elle humaine ou divine ? Jésus fut-il un grand génie, ou le Fils de Dieu? Telle est la question. La solution dépend tout entière, nous l'avons vu, du côté par lequel on aborde le problème. L'Allemagne a cru devoir procéder par voie de raisonnement. Egarés d'abord dans un dédale de questions secondaires, on n'est pas parvenu à avancer d'un pas, jusqu'au moment où M. Strauss, armé du glaive tranchant de « l'hypothèse des mythes, » vint morceler l'objet en litige et en faire quelque chose d'incohérent et d'impuissant à satisfaire les besoins pratiques des hommes. La France, de son côté, a mis l'imagination en campagne. Laissant de côté le travail aride de la critique de détail, on s'est emparé de résultats douteux qu'on a combinés à l'aide de ce principe, en tous cas dangereux, que la beauté de la forme garantit la vérité du fond. A l'Angleterre était réservé le côté moral de la question. C'est elle qui devait montrer comment, en s'emparant du fil directeur posé par le fondateur du christianisme, on peut pénétrer au centre même du labyrinthe pour embrasser de là, dans une vue d'ensemble, sinon tous les détails, du moins le vaste organisme qui les résume tous, en même temps que le rapport de chacun à l'ensemble, comment enfin, armé du sentiment de sécurité inséparable d'une telle situation, on peut entreprendre à loisir d'éclairer les côtés accessoires du débat. Adoptant cette marche, l'*Ecce Homo* ne pouvait guère échapper aux reproches que provoque toute œuvre incomplète. Mais être incomplet, c'est sa gloire. Ce livre ne présente pas tant une nouvelle œuvre qu'une nouvelle méthode, et c'est précisément une méthode nouvelle que l'humanité appelle depuis si longtemps de ses vœux ; non pas, il est vrai, une méthode purement négative, comme celle dont M. Strauss se contente si facilement, mais une méthode positive qui satisfasse l'intelligence et qui assure à l'homme une navigation heureuse à travers les orages du doute et de l'incrédulité moderne.

En conséquence, notre auteur, le regard fixé sur le but, plonge d'emblée *in medias res*. Son introduction critique comprend douze lignes, ou plutôt elle n'est pas une introduction, puisqu'on ne la trouve qu'au cinquième chapitre. M. Strauss, au contraire, consacre à son *Einleitung* 162 pages serrées, et M. Renan 64 pages in-8° à sa *Critique des documents originaux*. Notre auteur ne s'excuse pas. Le renvoi de l'étude de ces questions à un second volume qu'il fait attendre, est un procédé caractéristique de sa méthode: il s'en remet au jugement de ses lecteurs et de ses critiques, qui comprendront que l'on puisse réserver pour la fin ce que l'on place ordinairement en tête du livre. Il déclare que « ce qu'il publie n'est encore qu'un fragment. Aucune thèse théologique n'y est discutée. Christ, créateur de la théologie et de la religion modernes, sera présenté dans un second volume. »

« En définissant la position à laquelle prétendit Christ, nous ne sommes pas entré sur le terrain de la controverse. Nous n'en n'avons pas appelé à des passages isolés ou tirés du quatrième évangile. Nier que Christ ait entrepris de fonder une société théocratique et de lui donner des lois est assurément possible, mais pour ceux-là seuls qui nient en bloc la crédibilité des biographies existantes de Christ. Si l'on considère ces biographies comme dignes de confiance dans leurs grands traits, Christ a entrepris ce que nous venons de dire; sinon, notre étude pèche par la base; mais en même temps toute tentative semblable à la nôtre, qui a pour but de rendre compte de la personne et de l'œuvre de Jésus est vaine... La liste de ses miracles peut avoir été surchargée; certains récits qui le concernent peuvent être dénués de tout fondement, mais, en somme, les miracles ont un rôle si important dans le plan de Christ, que toute théorie qui prétendrait les attribuer tous à l'imagination de ses disciples ou d'une génération subséquente attaquerait la crédibilité des évangiles, non pas partiellement, mais dans leur ensemble, et ferait de Christ un être aussi mythique que peut l'être Hercule. Le but du présent traité est d'établir que le Christ des évangiles n'est pas mythique, et pour cela, de montrer que le caractère dépeint dans ces biographies

est, dans ses grands traits, rigoureusement conséquent. Ce caractère est en même temps trop profondément original pour être le produit individuel d'une imagination féconde, bien moins encore de ce qu'on appelle « la conscience d'une époque. » Si le fond de ce caractère est déclaré vrai et historique, les évangiles qui le retracent doivent être, en général, dignes de confiance, et dans ce cas, la responsabilité des miracles incombe à Christ. Le jugement à porter sur les miracles dépend alors essentiellement de l'opinion qu'on se sera formée de la véracité de Christ, et cette opinion ne peut se baser que sur une étude attentive de sa vie entière. » (Pag. 41.)

Ces derniers mots nous donnent la clef du livre; le plan de l'auteur s'y montre à découvert. Son intention n'est pas d'entrer en matière par une discussion sur les miracles ou sur la crédibilité des évangiles en détail, pour aboutir à une conviction sur la personne de Christ, et cela, en se frayant un chemin à travers les obstacles, comme ferait un voyageur dans les forêts vierges de l'Amérique du Sud. Cette marche lui paraît et nous paraît aussi ne devoir pas aboutir; elle est jugée par l'expérience. L'auteur suit donc un ordre inverse. Prenant pour point de départ une confiance générale, dans le sens le plus large du mot, en la véracité des seuls documents que nous possédions, il se dispose à faire surgir de ces témoignages, loyalement et discrètement consultés, une conviction positive de la grandeur et de la pureté morale de Christ. Il s'est noblement acquitté de cette tâche. Limitant le cercle de ses investigations au seul ministère de Christ, il indique dans les cinq premiers chapitres l'objet et l'idéal de ce ministère tel qu'il existait dans l'esprit de Christ. Les chapitres suivants montrent comment cet idéal a été, grâce à la sagesse consommée de cet incomparable génie, réalisé dans l'histoire. Voici comment débute le sixième chapitre:

« Nous venons de faire un pas vers l'objet de notre recherche. Nous avons considéré l'Eglise chrétienne dans son idée, c'est-à-dire telle qu'elle a existé dans l'esprit de son fondateur et avant sa réalisation. Notre tâche va devenir plus historique, et c'est de l'établissement actuel de la théocratie nouvelle que

nous aurons à nous occuper désormais.... Le plan de son fondateur était simple. Il s'agissait de revêtir d'une forme adaptée à de nouvelles circonstances la société divine, dont l'Ancien Testament contient l'histoire. Les traits principaux de la théocratie ancienne étaient : 1° l'appel divin et l'élection d'Abraham ; 2° la législation divine donné au peuple par l'intermédiaire de Moïse ; 3° la relation personnelle et la responsabilité individuelle de tout membre de la théocratie vis-à-vis de son invisible roi. Or comme la nouvelle théocratie devait être la contre-partie de l'ancienne, on pouvait s'attendre à la voir reproduire ces trois traits principaux. » (Pag. 52.)

Cependant, et quelque étrange que cela paraisse, tandis que le premier de ces traits occupe notre auteur durant quatre chapitres, et le second durant treize autres, — au moment où l'intérêt du lecteur est excité au plus haut point, et que celui-ci s'attend à voir la troisième question, qui est aussi la plus délicate, amplement discutée, — le livre se termine brusquement. La *nature* de la souveraineté de Christ et de ses rapports personnels avec l'église est entièrement laissée de côté, quoique le *fait* de ses royales prétentions soit, dans l'occasion, amplement constaté. Que penser de ce procédé? L'auteur a-t-il oublié son plan? Ou plutôt ce brusque arrêt ne nous fait-il pas toucher au doigt le principal mérite non-seulement du fragment déjà paru, mais aussi de l'ouvrage entier tel que nous espérons le posséder bientôt? Il nous semble hors de doute que les craintes et les lamentations que l'orthodoxie a si bruyamment émises à l'occasion de cette publication sont superflues ou tout au moins hors de saison. Tout indique que l'auteur n'a pas pris la plume à la légère, et sans savoir où il aboutirait. Tout fait prévoir que « l'enquête qui, pour son propre compte, l'a satisfait, » l'a amené à cette conviction que la foi de son enfance se légitime devant la raison, et que dresser un inventaire des droits de Christ, c'est constater ses titres à l'adoration des fidèles. Qu'on en juge par quelques citations.

« Nous avons vu Christ revendiquer à l'égard de tout homme la position de juge et de maître qui, dans l'ancienne alliance, était réservée *à Jéhovah seul*, et non à son représentant. »

(Pag. 52.) « On n'a *rien* encore trouvé, dans toute la création de Dieu, de plus relevé et de plus attrayant que Christ. » (Pag. 52.) « L'inspiration que nous venons de décrire est apparue aux hommes, dans toute sa plénitude, en Jésus-Christ. Elle découle de lui comme d'une source. Qui dira comment elle s'éveilla en lui? L'insondable abîme de la personnalité a gardé son secret. *Dieu a jugé bon de ne pas engendrer un second Fils tel que lui.* » (Pag. 321.) « La confiance que Christ inspira aux hommes en leur montrant sous de nouveaux aspects la puissance qui gouverne le monde, *en triomphant lui-même de la mort*, en leur ouvrant les portes de l'éternité, tel sera le sujet d'un prochain volume. » (Pag. 323.) « L'édifice si durable et si universel que Christ a fondé par sa seule volonté et par ses seules forces, n'a pas de correspondant dans l'histoire. Si, dans les œuvres de la nature, nous discernons les indices d'une lutte contre les difficultés, les traces du calcul, de la précaution, de l'art, peut-être l'œuvre de Christ présente-t-elle quelque chose de semblable... Qui peut définir ce qui unit les hommes entre eux? Qui peut se dire initié à la formation du langage, symbole de leur union? Qui a jamais pénétré les origines de la société civile, ou qui en a épuisé la notion? S'il est un homme qui connaisse ces choses, il peut rendre compte aussi des origines de l'Eglise chrétienne. Quant aux autres, ils se contenteront de dire: « Le Saint-Esprit est descendu du ciel, et les hommes ont cru. » Quelqu'un assistait-il à la fondation de la nouvelle Jérusalem? A-t-il vu la troupe des ouvriers, la muraille inachevée et les rues en construction, a-t-il entendu le bruit de la truelle et de la pioche? Non! *Elle est descendue du ciel, d'auprès de Dieu.* » (Pag. 330.)

Ce passage frappant termine le volume. Dans cette première partie de son œuvre, l'auteur a cherché, et, selon nous, il a réussi à établir qu'il suffit de considérer la vie de Jésus dans ses grands traits, dans ses contours généraux qui, si l'on accorde que nous savons quelque chose de lui, doivent forcément être considérés comme lui appartenant, et qu'il suffit d'un jugement calme et libre de préoccupations, d'une conscience droite et éclairée, pour arriver à une profonde et ferme con-

viction que Jésus est le légitime Seigneur et Maître de nos âmes; que, de plus, — nous n'hésitons pas à le dire par anticipation, — il est « divin » dans un sens très positif. En suivant pas à pas notre auteur dans son œuvre qui, à une époque de doute comme la nôtre, est vraiment une œuvre de charité, nous plaignons de tout notre cœur, non pas tant encore le pauvre voyageur dépouillé et presque mort, mais l'impitoyable passant qui ne veut pas voir les blessures à panser, qui n'a pas de cœur pour apprécier les efforts salutaires parce qu'il n'a pas d'intelligence pour les comprendre, et qui va jusqu'à dénoncer hautement le bon Samaritain parce que son extérieur offre quelque chose de suspect. Qu'a-t-il fait cependant? Il a simplement traduit les formules mortes de l'orthodoxie dans le vivant langage de la pensée moderne et des hommes du monde. C'est-à-dire qu'il présente le christianisme sous la seule forme qui puisse le faire admettre de nos contemporains, la seule qui puisse solliciter leurs âmes à la conversion et au salut. Il a osé nommer la charité « enthousiasme de l'humanité, » il a osé définir la mission régénératrice de l'Eglise « un perfectionnement moral; » il s'est aventuré à dire, au lieu de salut des âmes, « rétablissement moral; » au lieu de Saint-Esprit, « Esprit de sainteté; » au lieu de moyens de grâce, « rites sacrés, » « conditions essentielles d'adoption, » symboles de cette « vivante et intime communion, de cette manducation » spirituelle de la personne de Christ, » sans laquelle la « santé de l'âme » ne peut être rétablie. Il a dit tout cela non sans imperfections; on pourrait en effet relever quelques exagérations, signaler même çà et là de légères infractions au bon goût. Mais ces fautes assurément sont peu de chose à côté des nobles sentiments qui ont dicté les lignes suivantes.

« Notre tolérance devrait être la même en théorie qu'en pratique : tout ce qu'on allègue pour excuser une conduite imparfaite peut être avancé aussi à la décharge d'une croyance erronée. Si le chemin de l'activité chrétienne est semé d'habitudes corrompues et de passions trompeuses, le sentier de la vérité chrétienne est semé de jugements préconçus et encombré de théories avortées, de systèmes pourris qui le dérobent au re-

gard. Il est tout aussi malaisé de penser que d'agir ou même de sentir droitement. Et du moment où tous accordent qu'une erreur est chose moins coupable qu'un crime ou une passion vicieuse, c'est une monstruosité que de vouloir la punir plus sévèrement, de représenter Christ, l'ami des publicains et des pécheurs, comme l'impitoyable adversaire de ceux qui cherchent la vérité. » (Pag. 72.)

Si l'auteur s'est permis quelques expressions dédaigneuses à l'adresse de « certaines interdictions puériles et vexatoires, » de « certains efforts tendant à surexciter une sensibilité de mauvais aloi, » d'un « certain christianisme vide, stérile et maladif, » ce tort impardonnable sera peut-être oublié en considération d'un passage aussi vraiment évangélique que celui-ci :

« La justice n'est souvent qu'une forme de la pédanterie. La miséricorde est parfois simple douceur de tempérament, le courage simple fermeté de constitution; mais si ces vertus sont réelles, elles supposent autre chose qu'une bonté native; elles témoignent de qualités développées par l'exercice. Il nous faut un symbole capable de rallier tous ceux qui possèdent en eux le principe du bien, développé ou non. Ce signe de ralliement se trouve dans la foi. Celui qui, mis en présence d'un bien manifeste, éprouve une instinctive affinité (loyalty) pour cet objet, celui qui s'avance au-devant de lui, qui se range à ses côtés et qui met en lui sa confiance, un tel homme a la foi, et le principe du bien habite en lui. Il peut avoir des habitudes vicieuses, mais l'instinct de droiture et de sincérité qu'il possède le fera s'élever plus haut que tel homme vertueux dans sa conduite. Il peut être grossier de pensées et de mœurs, mais il progressera graduellement dans le bien. Il est d'autres vertus qui ne se développent qu'à grand'peine partout où elles ne trouvent pas un un sol favorable et une heureuse exposition; mais le plus abandonné et le plus mal partagé des hommes peut bâtir avec succès sur le bon fondement de la foi. » (Pag. 66.)

Enfin, si notre auteur n'a pas craint de signaler en passant les péchés particuliers aux gens d'église, cette hardiesse lui sera sans doute pardonnée en considération de la haute idée qu'il se fait de l'Eglise chrétienne.

« Quelque terrible que puisse paraître la prétention de fonder une société sur de purs principes, et de la voir se développer à travers les âges, cette conception s'est cependant réalisée sur une vaste échelle. L'Eglise se maintient au sein des sociétés politiques avec lesquelles elle entretient des relations sans se perdre en eux. Si raffinée et si philosophique que soit sa constitution, l'Eglise n'est pas moins forte que les institutions basées sur les relations de la famille et du langage, de la défense personnelle ou du commerce. Elle n'est pas moins forte, et elle a assurément plus de vitalité. Elle a survécu à toutes les sociétés politiques déjà existantes à l'époque de sa fondation ; elle compte plus de citoyens qu'aucun des Etats qu'elle a vu surgir à ses côtés. Elle subsiste sans recourir à de coûteux armements. Ne dépendant d'aucun secours passager, d'aucun appui extérieur, ne tirant sa force que de son immortelle essence, elle a défié l'inimitié de la civilisation ancienne, la rudesse des barbares du moyen âge, et maintenant que l'opinion publique règne et prononce dans tous les domaines, elle est encore tellement à l'abri du danger, que tout semble indestructible en ellé, même ce qui mériterait de prendre fin. »

Mais non ; rien n'excuse aux yeux des dogmatistes la prétention d'arriver au dogme par un autre chemin que le leur. La guérison n'est rien, la panacée est tout. Semblables aux médecins de Molière, ces docteurs verraient plus volontiers le patient mourir « selon les règles » que se remettre par un procédé qui sort de la routine. A moins que l'auteur ne consente à prononcer la formule officielle de l'orthodoxie, — et cela non pas dans son prochain volume, alors que le cours naturel de son argumentation l'y amènera, mais sur-le-champ, sans tarder, au commandement, l'économie de son travail dût-elle en être ruinée, fallût-il pour cela *vivendi causâ vivendi perdere causas*, — s'il n'articule pas le mot d'ordre, il se verra arrêté au contrôle. Ce n'est pas pour avoir mal prononcé ce mot, c'est pour ne l'avoir pas prononcé encore qu'il sera condamné. Sus à l'hérétique! « Le Seigneur saura reconnaître les siens. » Nous n'exagérons pas ; nous sommes en mesure de prouver ce que nous disons. Certains jugements portés sur ce livre sont

de nature à jeter le plus grand discrédit sur leurs auteurs ; ils prouvent, mieux que ne pourrait le faire une caricature, la triste et presque irrémédiable décrépitude de « l'orthodoxie » moderne. Nous répugnons à laisser de côté les périphrases consacrées par la courtoisie ; l'indignation nous pousse à déclarer que la *Quarterly Review* et M. Spurgeon ont en cette occasion manqué plus que personne aux premiers principes de l'équité et de la tolérance chrétienne. Croira-t-on qu'un arrogant critique qui accuse ses adversaires « d'ignorance » ignore lui-même que Jean, I, 17, ne rapporte pas les paroles de Jean-Baptiste ? Pouvait-on s'attendre à ce que, imputant à d'autres « l'oubli des principes élémentaires qui sont familiers aux enfants et aux paysans, » cet écrivain prétendît « qu'une Eglise dont le but final serait le perfectionnement mo- » ral (ce qui, dans *Ecce Homo,* signifie « salut des âmes »), se- » rait, non pas chrétienne, mais infidèle ? » Pouvait-on prévoir que cet implacable *malleus hæreticorum* tomberait lui-même dans une hérésie mortelle ? « On ne peut, dit-il, sans donner la main à un vulgaire socinianisme, enseigner que celui qui fut vrai Dieu et vrai homme pût concevoir la pensée de recourir à de mauvais moyens, et que, la tentation survenant, il pût lui donner accès un seul instant [1]. »

De son côté, M. Spurgeon avoue que notre auteur ne « blasphème pas le Seigneur Jésus, qu'au contraire il admire hautement l'amour dévoué de l'Homme de douleurs, » « qu'il ne nie pas les miracles, ne combat pas la divinité de Christ, qu'il reconnaît la nature spirituelle du règne de Christ, que ses principes sont au plus haut degré favorables au développement de la liberté, de la philanthropie, de la fraternité. » Comprend-on après cela que, changeant tout à coup de langage, — apparemment pour donner un échantillon des principes de libéralisme et de tolérance que professent les dissidents, — il éclate en vulgaires reproches : « Si l'auteur de cet écrit, dit-il, est ministre dans une dénomination quelconque de chrétiens évangéliques, il n'a plus qu'une chose à faire, si du moins il pos-

[1] *Quarterly Review*, avril 1868.

sède la moitié autant d'honnêteté qu'un voleur ordinaire, c'est de résigner sans tarder son office[1]. »

Assurément, l'auteur de *Ecce homo* ne pouvait s'attendre, de ce côté, à une telle réception, pas plus qu'au singulier reproche que lui adresse un célèbre écrivain catholique : « Mettre en relief certains côtés du christianisme et en laisser d'autres côtés dans l'ombre, tel est le principal tort de l'auteur[2], » et il ne sait pas voir que ce procédé fait partie intégrante de sa méthode ! L'appréciation d'un comte philanthrope qui considère ce noble et grand livre comme « l'œuvre la plus pestilentielle qui soit jamais sortie des portes de l'enfer, » a sans doute bien moins surpris et peiné l'auteur. Le bord opposé ne l'a du reste pas mieux accueilli. Les critiques qui dans la *Westminster Review* et le *Fraser's Magazine* ont exercé leur habileté sur *Ecce homo* ne sont pas gens à se scandaliser de quelque manque d'orthodoxie ; néanmoins, qu'on nous permette de le dire, ils ont complétement méconnu le but de l'ouvrage, et leurs objections ont exclusivement trait à des points que l'auteur n'a jamais pensé à traiter dans son livre. Quoi qu'il en soit de l'accueil qu'a reçu cet ouvrage, — blâmé de ceux-ci, incompris de ceux-là, tantôt obstinément critiqué comme s'il prétendait être complet lorsqu'il déclare à maintes reprises qu'il n'est qu'un fragment, tantôt méprisé des incrédules, rejeté des croyants et négligé des gens du monde, — il est cependant une pensée qui doit récompenser l'auteur de ses peines ; c'est qu'il est compris de ceux-là du moins en vue desquels il a spécialement travaillé ; c'est qu'il a fait renaître à la foi plus d'une âme indécise et troublée ; c'est qu'il a rallumé dans plus d'un cœur cet amour de Christ qui sauve et rachète les hommes. La considération de tels résultats doit inspirer à l'auteur des pensées de joyeuse et sainte reconnaissance, en même temps qu'elle doit l'encourager à poursuivre en paix ses fructueuses études. « Rien de plus grand en effet ne peut être proposé de nos jours à l'activité d'un homme, que la défense

[1] *Sword and Trowel*, janvier 1866.

[2] *The Month*, juin 1866.

et le relèvement de la vérité de Dieu. Ne nous laissons donc pas entraver par les errements humains de nos ancêtres, mais n'oublions pas non plus l'affectueux respect que nous devons à ceux qui furent nos pères en la foi[1]. »

Traduit par F. VAN MUYDEN.

[1] William's *Rational Godliness*, pag. 404.